

vous prévenir que je lui ai fait déjà cette proposition, au premier temps de son héritage et qu'elle a refusé ; elle n'aime pas les grosseilles !... Quant au Fougerets, elle m'a expliqué qu'elle ne pourrait y venir, même en passant, tant que Guillaume ne serait pas marié, mais plus tard...

Et, comme il s'arrêtait :

—Plus tard ?... répéta Mme Audran, le pressant avec intérêt, que comptez-vous faire ? M'est-il permis de vous le demander ?

—Tout vous est permis, vous le savez bien, Man Ghite, et ce n'est pas un gros secret... Je compte me dépêtrer du collège au plus vite pour rentrer aux Fougerets, et y vivre comme dans le bon temps, c'est convenu avec Guillaume.

Mme Audran secoua la tête :

—Non, dit-elle tranquillement, vous ne ferez pas... vous ne pouvez pas faire cela.

Pierre sauta sur place.

—Par exemple ! cria-t-il, je voudrais bien voir que le conseil de famille.

—Le conseil de famille n'y sera pour rien, reprit-elle, le calmant du geste ; vous ne serez pas toujours, je l'espère au moins, l'étourneau que vous êtes aujourd'hui... et c'est vous qui ne voudrez plus...

Elle hésita un moment. Cela lui arrivait souvent dans ses discussions avec Pierre, puis, avec un brusque effort, comme on porte un coup :

—Vous ne voudrez pas, reprit-elle, rester éternellement à la charge de votre tuteur.

Elle dit cela d'un ton net et décidé, mais, aussitôt, elle se détourna, le cœur serré, incapable de supporter l'expression qu'elle avait vue, tout à coup, dans le regard de Pierre.

Le coup l'atteignait si rudement que, pendant quelques secondes, il resta pétrifié ; puis, brusquement, il cacha sa tête sur les genoux de la vieille dame :

—Oh !... murmura-t-il, comme en détresse. Oh ! Mam Ghite... Man Ghite !...

Les yeux de Mme Audran étaient pleins de larmes. Elle ne le pressa pas de se relever :

—Mon pauvre petit, dit-elle tout bas, je savais que j'allais vous faire de la peine... dites-moi que vous ne m'en voulez pas !

Mais il lui était impossible de dire quoi que ce fût, il secoua seulement la tête.

—Vous êtes un grand bébé, malgré vos quinze ans, reprit-elle et, de la main, elle caressait doucement ses cheveux, comme on caresse un petit enfant ; personne ne vous a appris à réfléchir, et c'est un rôle ingrat que la pauvre Man Ghite choisit là ; êtes-vous bien convaincu que je suis votre amie ?...

Et, maintenant, elle le forçait à relever la tête.

—Alors, j'irai jusqu'au bout ; il n'y a là, pour vous, ni reproche, ni humiliation... vous n'êtes encore qu'un enfant, votre tuteur vous aime comme un frère, et il est naturel que vous acceptiez de lui, actuellement, tout ce qu'il fait pour vous ; mais vous serez un homme à votre tour et alors pourrez-vous supporter la même situation ?... Voudrez-vous, quand M. Faverge sera marié, passer la charge à ses enfants ?... C'est impossible ! Vous sentirez un jour qu'un homme qui se respecte ne peut rien devoir qu'à lui-même et, sans aimer moins votre tuteur, sans lui manquer de reconnaissance, vous voudrez être indépendant, dans le meilleur sens du mot ; mais c'est le travail seul qui peut vous donner cette indépendance-là et, alors, il sera trop tard si vous ne savez pas préparer votre avenir, au lieu de gaspiller votre temps comme vous le faites.

Cela dit, en personne qui a déchargé sa conscience d'un poids très lourd et qui n'est pas fâchée que la besogne soit faite, Mme Audran poussa un gros soupir.

Après quoi, pour laisser Pierre se remettre, elle le regarda un moment en silence et finalement, lui adressa un sourire consolateur.

Pierre fit écho au soupir, mais le sourire resta sans réponse ; ce n'était pas le compte de Man Ghite.

—Voyons, dit-elle, faisant sa voix aussi gaie qu'elle put, après avoir été trop insouciant, ne devenez pas tout à coup trop soucieux, que voyez-vous de si terrible, après tout, dans tout cela ?

Pierre cacha sa tête dans ses mains :

—Je vois... fit-il d'une voix étouffée, je vois... Oh ! Man Ghite, je ne vois pas ce que je dois faire !

Il y mettait pourtant une bonne volonté si évidente, ce premier acte de soumission était si touchant que Mme Audran saisit ses mains et les abaissa de force, cherchant son regard :

—Vous le voulez ! s'écria-t-elle répondant à sa pensée plus qu'à ses paroles. Et, brusquement, elle le serra contre elle :

—Mon Pierre, murmura-t-elle tendrement, tu le voudras, j'en suis sûre !

Si Pierre n'avait décidé de longue date que sa vieille amie était "horriblement nerveuse", il eût été aussi effrayé que surpris de cette soudaine exaltation, mais il eut à peine le temps même de s'en étonner, tant elle se calma vite. Doucement elle le repoussa et, détournant un peu la tête :

—Vous allez rire de votre Man Ghite, reprit-elle presque aussitôt, la voix raffermie, je suis si fière du résultat de mon petit discours que me voilà hors de moi ! Vous me demandiez ce que vous aviez à faire... Je vais vous le dire tout de suite, ce n'est pas compliqué ; vous allez rentrer de bon cœur à votre collège et travailler si bien que dans quatre ans vous serez bachelier ! Voilà tout ce que vous avez à faire pour commencer. Après cela, vous serez un homme, vous choisirez une carrière et ce sera le cas de partager vos richesses acquises avec votre sœur, parce que, voyez-vous, les femmes ont beau faire, elles gagnent bien petitement leur vie ; vous serez son protecteur, son soutien, et vous aurez le droit d'être fier de ce rôle ; en revanche elle surveillera votre ménage et vous fera de bon plats sucrés. Ce sera gentil, n'est-ce pas ? Et je ne dis rien de vos congés que vous viendrez passer aux Fougerets... comme dans le bon vieux temps !...

Plus tard, quand vous serez marié, vous aussi, vous louerez la Chanterie à votre sœur, et alors c'est chez elle que se passeront les congés de vos enfants.

Et comme Pierre souriait malgré lui à ce tableau de son futur bonheur :

—Avouez, reprit-elle avec animation, que, si je me suis mêlée de vos affaires, au moins les voilà bien organisées !... vous n'en avez plus peur, dites ?...

—Je ne sais pas, Man Ghite, répondit-il en toute franchise, nous pensions... j'avais toujours compté vivre aux Fougerets, comme Guillaume, avec lui et...

Sa voix faiblit et il respira longuement, puis hochant la tête :

—Et voilà un fameux branle-bas ! conclut-il en son style ordinaire.

Il y eut une minute de silence, puis il reprit presque tout bas :

—Le premier moment a été dur, je l'avoue, Man Ghite, mais c'est ma faute !... vous avez raison naturellement, et j'aurais dû comprendre plus tôt...

Elle vit le rouge remonter à ses joues et ne le laissa pas achever :

—Non, dit-elle, tout bas aussi, vous ne le pouviez pas, ne connaissant rien de la vie ; mais il n'est pas trop tard et, maintenant, vous savez le meilleur moyen de reconnaître ce que votre tuteur a fait pour vous ; ne l'oubliez pas et pensez à votre sœur, cela vous donnera du courage.

—Pourquoi ?... dit Pierre, l'air songeur, pourquoi Marguerite ne m'a-t-elle jamais dit... ce que vous venez de me dire ? j'aurais compris alors qu'elle n'était pas heureuse et, vrai, Man Ghite... je crois que cela m'aurait donné un peu de cervelle !

Mme Audran posa doucement sa main sur celle de Pierre, mais elle ne répondit pas tout de suite ; sa lèvre avait eu un frémissement subit, et peut-être n'était-elle pas sûre de sa voix.

—Ce n'est pas à elle de vous crier au secours, dit-elle enfin, et de vous imposer ses soucis ; c'est bon pour votre Man Ghite de vous souffler si franchement ses idées là-dessus !

—Pauvre Marguerite, j'aurais mieux fait tout de même, pour elle et pour moi, de suivre ses conseils ; elle s'est toujours préoccupée de mon avenir, elle, et moi je me m'étais jamais inquiété du sien. Ah ! Man Ghite, et l'accusé de Pierre était plein d'amertume, je ne vaudrais pas grand-chose, décidément !

—C'est déjà bon signe de le reconnaître, fit Man Ghite en souriant, et cela me donne confiance. Ecoutez-moi, vous allez réfléchir à tout cela, remettre un peu d'ordre dans votre "branle-bas" et demain, avant de partir, vous me direz ce que vous avez décidé.

Le lendemain, dernier jour des vacances, on eut lieu de s'étonner aux Fougerets de l'attitude de Pierre. On s'attendait à le voir, suivant l'usage, furieux et révolté, jetant l'anathème à l'univers entier et tempêtant ou maugréant contre tout au monde ! Martel tendait le dos, Marie avait bouclé au plus vite, pendant son absence, la valise du collégien, et s'était sauvée ensuite dans les profondeurs de sa cuisine, à l'abri des orages !... Tante Paule se faisait toute petite dans son fauteuil et Guillaume, revêtu de la cuirasse d'airain des veilles de rentrée, attendait de pied ferme le retour de la Chanterie ! Mais, cette fois, il pouvait désarmer et la surprise fut générale... il n'y eut pas d'éclat !

Pierre très calme, était grave et comme recueilli, avec un air de résignation triste qui les frappa tous et toucha tante Paule au point de lui faire retirer immédiatement tout ce qu'elle s'était dit à elle-même sur les enfants mal élevés et indisciplinés.

Il ne dit pas un mot de sa dernière entrevue avec Mme Audran, mais tous purent facilement deviner là un nouveau miracle de la vieille dame, et tante Paule, décidée à renouer à tout prix leurs relations, résolut, séance tenante, de se faire conduire le lendemain même et sans plus tarder à la Chanterie, et d'y pénétrer par ruse ou par violence, quand Barbe-Bleue en défendrait les portes, la hallebarbe au poing !

X

—Tante Paule, vous devriez m'inviter à vos petits *five o'clock* du dimanche ! Ce serait me remettre une fois par semaine dans la voie du bien, et j'en tirerais probablement les plus heureux fruits... qu'en pensez-vous ?

Et, baillant sans cérémonie, Guillaume jeta sur une table le livre qu'il venait de fermer :

—Vous sentez-vous le courage d'entreprendre cette bonne œuvre ?

Tante Paule ne répondit pas ; elle tourna les yeux instinctivement vers une fenêtre, mais, incapable de rien distinguer à travers les rideaux :

—Il pleut donc toujours ?... dit-elle.

—A verse, ma tante.

Cette réponse expliquait en partie la présence de Guillaume, à cette heure de la journée, dans l'appartement de la vieille fille. "Alors, Mme Audran ne viendra pas," dit tante Paule, d'un air désappointé.

—Alors, répéta aussitôt Guillaume, le ton lugubre il ne nous reste plus qu'à nous couper la gorge !

Tante Paule plissa ses paupières, cherchant à le voir :

—Piogé est donc absent ? demanda-t-elle encore.

Ceci, mieux que tout, expliquerait le désœuvrement et l'ennui de son neveu.

—Oui, ma tante.

Et Guillaume ne put s'empêcher de rire.

—C'est bien cela, dit tante Paule, faute de grives... nous serions aujourd'hui tes merles !

—Tante, soyez juste ! Comment mes avances sont-elles reçues ? Evidemment, je fais peur à votre amie, il suffit que je paraisse pour qu'elle disparaisse... c'est le jeu du chat et de la souris ! Qu'a-t-elle contre moi ? je serais curieux de le savoir !

—Contre toi ? fit tante Paule un peu gênée, mais rien que je sache... Elle est très sauvage et il est difficile de la faire sortir de sa réserve, mais de là à te fuir...

Guillaume, la tête appuyée au dossier de son fauteuil, baillait de nouveau :

MARTHE BERTIN.

(A suivre)